

« Cure d'ennui »

Dezsö Kosztolányi

Le médecin constata que j'étais fatigué, en conséquence de quoi je devais me soumettre à une cure.

La cure qu'en ce moment on prescrit souvent aux gens qui ont les nerfs malades consiste à n'avoir la permission de rien faire, s'ennuyer horriblement. Plus insupportable est l'ennui, plus certaine est la guérison. Elle repose sur le même principe que le jeûne. Quiconque est écoeuré de trop de nourriture ne reçoit rien à manger, et la faim lui revient d'un coup. Il est interdit à l'homme fatigué de se distraire, il doit affronter un jeûne intellectuel d'une ou deux semaines, qui étouffe toute énergie en lui, le réduit à l'inaction, si bien qu'ensuite - grâce à l'interruption des contraintes professionnelles - sa soif d'action explose, et son intérêt se contente du moindre aliment.

Je me suis empressé d'attaquer ma cure d'ennui. Je suis sorti dans un coin de la cour, j'ai apporté avec moi un siège confortable, et je me suis assis en face du mur mitoyen complètement nu. On ne peut vraiment pas trouver endroit plus ennuyeux que celui-là. Jamais de ma vie je n'avais regardé aussi longtemps un mur aveugle. Il était sillonné de fils électriques, avec des coupelles de porcelaine isolantes ; à côté du mur, un broc rouillé, jeté au rebut, quelques briques cassées, rien d'autre. J'attendis cinq minutes. Alors je commençai à m'observer : est-ce que je m'ennuyais déjà ? Je dois avouer que je ne m'ennuyais pas. Cela m'intéressait un peu. A présent j'étais sur le qui-vive, et je guettais le moment où viendrait l'ennui. Il ne venait pas, mais à sa place apparut l'animal qui symbolise l'ennui, la mouche. Elle escalada les briques, fit étinceler ses ailes qui brillaient, irisées dans le soleil, remua l'abdomen, et de ses pattes antérieures se peigna les soies. Je n'avais encore jamais remarqué cela. Comme j'en savais peu sur les insectes ! Combien de sortes de mouches y a-t-il ? Combien de temps vivent-elles ? D'où viennent-elles ? Autant de questions qui se bousculaient, dont j'attendais la réponse ; mais je résistai à la tentation, et je n'allai pas feuilleter mon Brehm. Il fallait que je m'ennuie.

Quelques jours plus tard, mon médecin m'appela au téléphone, et s'enquit de mon état. Sans doute commit-il une erreur, en ce sens que sa voix n'était pas languissante, mais fraîche et gaie, et exprimait une véritable curiosité, qui m'arracha à mon indifférence. Il demanda si la cure marchait bien. Très bien, répondis-je. C'est assez mauvais signe, répliqua-t-il. La réussite de la cure d'ennui se traduit par le fait que les malades trouvent leur oisiveté insupportable ; moi, au contraire, je fais des expériences sur moi-même, et je trouve la cure d'ennui intéressante. Il ne suffit pas que je m'ennuie, mais il faut que la cure d'ennui elle-même m'ennuie. Car il ne s'agit pas d'un *dolce farniente*, mais d'une pénible inaction. C'est pourquoi il m'interdit toute espèce d'observation psychologique ; que je sorte au grand air, hors de la ville, et que je récite les tables de multiplication toute la journée.

J'obéis. Je m'étendis au sommet d'une colline, je débitai les tables de multiplication. Mais, au beau milieu, je m'interrompis. Je réalisais que je les avais déjà oubliées. En particulier, la

table de sept me donna beaucoup de mal. Qui sait pour quelle raison mystérieuse, inconnue de moi, survenait ce trouble dans le circuit de mes neurones ; peut-être était-ce à cause du chiffre sept, qui m'avait toujours été antipathique, et me portait malchance ? Comme la question m'excitait, je ne me fatiguai pas à l'examiner, je fermai les yeux, je restai ainsi, étendu. Là-dessus, me revint à l'esprit feu mon professeur d'arithmétique, figure digne du ciseau d'un sculpteur, cauchemar sévère et chéri de notre jeunesse qui, même alors qu'il était déjà parti à la retraite, tint un journal sur nous, les endroits où nous allions et ce que nous faisons. Au moment de mourir, il s'assit dans son lit et, avant de basculer vers le plan infini, il traça dans l'air une ligne droite qu'il appela *A-B*. Combien mystérieux, ce mélange de mesquinerie provinciale et de vaste science, d'émouvante, éternelle puérité des professeurs ! Je le voyais devant moi, vivant. Il fallait que je prenne quelques notes. Par précaution cependant, je n'avais pas apporté de papier. J'écrivis sur mes manchettes. Le soir je ne me couchai pas, et jetai mes notes sur le papier.

Sur quoi, finalement, le médecin interrompit la cure d'ennui. Il m'expliqua que ce qui est médicament pour l'un est poison pour l'autre. Et il me planta là. Quant à moi, dans mon désespoir, je me remis à fumer dix cigares et trente cigarettes par jour, comme auparavant. Je fréquentai les théâtres et les cercles où l'on discutait des événements intéressants, j'achetai et lus les romans en plusieurs volumes dont la couverture annonçait : « lecture palpitante », et je recherchai avec prédilection les lieux de distractions au « programme varié ». Depuis lors, je puis être considéré comme guéri.

C'est infernal, ce que je m'ennuie.

Pesti Hirlap, 1922